

# 1

Saint-Pol-de-Léon, dans le manteau de la nuit. Seul le halo d'une pâle lune ascendante donne assez de lumière pour que les arbres projettent des formes indéterminées sur les routes et les pelouses, inquiétant spectacle d'ombres chinoises. Tandis que les bouts de branche ondulent au rythme des bourrasques, un cri d'angoisse transperce soudain l'obscurité, suivi quelques secondes plus tard par un second.

Dans le grand lit, tous deux sont bel et bien réveillés par la voix qui leur parvient de l'autre côté de la cloison, feignant néanmoins de dormir. Aucun ne veut se lever. Étouffant sa culpabilité parentale, chacun espère qu'en attendant encore un peu, l'autre sera vite debout.

Camélia cède et ouvre les yeux la première, sans pour autant vouloir quitter la chaleur de la couette. Elle pousse Arthur du coude.

—Quoi ? murmure-t-il, la bouche à moitié écrasée dans l'oreiller.

—Tu n'entends pas les filles pleurer ?

—Non, non. Je n'entends rien...

Un autre cri et des pleurs montent d'un nouveau cran dans le volume sonore.

—Menteur...

— OK, j'entends. Mais c'est à ton tour d'aller voir.

Sa femme fronce ses fins sourcils :

— Pourquoi serait-ce toujours mon tour ?

— Parce que c'est toi qu'elles veulent, grommelle Arthur.

— Ah oui, et pourquoi, je te prie ? Ce n'est pas parce que je suis leur mère que tous leurs pleurs me sont destinés.

« Maman !!! » hurle de nouveau une voix d'enfant.

— Ah, tu vois. Qu'est-ce que je te disais ?

Arthur sourit comme un bienheureux : il ne va pas avoir besoin de quitter son lit avant quelques heures encore. Agacée, Camélia se redresse, bon gré, mal gré. Elle pourrait se lever dans la pénombre et se fier à ses sensations comme unique guide pour sortir de la chambre et se retrouver dans le couloir. Pourtant, en devinant le sourire béat de son époux tandis qu'elle est épuisée, elle décide que cette nuit, elle ne fera pas dans la discrétion. Elle allume sa lampe de chevet, ce qui le fait grimacer.

Quand ses pieds se trouvent en contact avec le parquet, elle regrette presque de ne pas vouloir porter de chaussons. Pour elle, quand on en met, on apparaît soit comme une gamine, soit comme une mémé à bigoudis. La douleur qu'elle ressent régulièrement au milieu des omoplates lui rappelle qu'elle commence à être plus proche d'une mémé que d'une gamine... *Moi aussi je préférerais rester là et me rendormir. Est-ce que m'acheter des boules Quies ferait vraiment de moi*

*une mauvaise mère ?* Avec un sursaut de volonté, elle se propulse sur ses jambes.

— Tu peux éteindre en partant ?

La phrase de trop. Camélia écarte vite fait cette possibilité et, alors qu'elle contourne le lit, tire un grand coup sur la couette, laissant le corps d'Arthur à découvert. Ou plutôt, le corps d'Arthur uniquement recouvert d'un de ses fameux pyjamas à l'effigie de héros de BD.

— Ah, c'est malin ! Très mature comme réponse. Je ne t'applaudis pas, maugrée-t-il.

Camélia sourit comme une enfant qui vient de jouer une farce dont elle se félicite. De toute façon, Arthur se rendormira très vite. Au moment où il pose sa tête sur l'oreiller, il a une capacité d'éveil identique à celle d'un bébé paresseux dans un arbre. Tintin et Milou en bonus. Bien que Camélia espère vite rejoindre ses draps, elle se force à adopter son masque de maman calme et compréhensive lorsqu'elle entre dans la chambre de ses filles.

Avant même d'avoir passé la tête dans l'entrebâillement de la porte, elle sait qui elle trouvera en train de l'appeler, avec la même ferveur et la même puissance vocale qu'une soprano sur la scène de la Scala. *Pourvu qu'elle n'ait pas également réveillé sa sœur...* Par avance, elle sait que son vœu est vain. Impossible pour une enfant de deux ans – comme pour tout être vivant habitant dans un rayon de cinq kilomètres – de rester endormi à proximité d'une sirène hurlant à pleins poumons. Camélia a pourtant essayé de les

faire dormir dans deux chambres séparées quand les jumelles n'étaient encore que des bébés, comme elle l'avait précédemment fait pour ses deux aînés. Toutes les tentatives s'étaient révélées plus infructueuses les unes que les autres. Par fatigue et pour obtenir un répit, Arthur et elle avaient finalement jeté l'éponge : leurs filles feraient chambre commune jusqu'à ce que l'une d'elles exprime le souhait d'avoir son propre espace.

Camélia avance prudemment dans « l'antre des jumelles », craignant de marcher sur un poupon hurleur ou de se casser la figure sur la voiture de Oui-Oui, se repérant avec la lumière provenant du couloir. De grands yeux la fixent, Camélia embrasse la calme Aela sur le front et remonte ses couvertures avant d'aller s'asseoir sur l'autre petit lit. Elle caresse la joue de la petite Anna en se demandant si c'est une bonne idée de lui avoir donné le nom d'une aïeule aussi remuante que leur arrière-grand-mère. Elle se souvient avoir lu quelque part – peut-être dans un magazine féminin ? – que les prénoms programment ceux qui les portent. *J'aurais peut-être dû songer qu'avant de devenir une femme gentille et éclairée, grand-mère Anna avait acquis la réputation d'une enfant assez remuante...* Réputation qu'elle avait pris à cœur de conserver jusqu'à la fin.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon poussin ?

En posant cette question, Camélia s'attend à tout : mal de ventre, mal de dents, savoir si la Petite Souris voit clair dans la nuit, entendre des monstres dans le

couloir, craindre la présence de crocodiles cachés sous les tapis de la chambre. Mais non.

— Plus sommeil.

Camélia se dit qu'Anna a de la chance, parce que sa vieille carcasse à elle aurait bien besoin de quelques heures de repos en plus. Il doit être à peine trois heures du matin, bien trop tôt pour commencer une journée. Camélia essaie de raisonner sa fille en chuchotant et, de guerre lasse, s'allonge à côté d'elle. Avec ses mots d'enfant, Anna lui murmure tout ce qu'elle compte faire quand le soleil sera levé. Des projets plein la tête tandis que la jeune maman s'assoupit sur les draps turquoise d'une petite princesse...

\*

Quelque chose appuie contre son front, Camélia grommelle. Et ça recommence, à intervalles réguliers. Ses paupières se soulèvent avec difficulté et elle tombe nez à nez avec deux paires d'iris bleu marine.

— Maman, maman, maman..., répète une petite voix.

— Tu dors ? s'enquiert une seconde.

Il s'agit d'Anna, qui presse avec insistance son index contre le front de sa mère. Camélia sourit : voir ses petites à peine les paupières ouvertes est un cadeau, même si elle aurait préféré que leurs yeux à elles s'ouvrent plus tard dans la matinée... Quoi qu'il en soit, l'idée de se réveiller après neuf heures du matin doit être abandonnée pour une petite dizaine d'années encore, au minimum. Quand bien même ils avaient

abordé le tournant de la préadolescence, ses fils ne lui avaient pas laissé un seul week-end de répit avant qu'ils ne deviennent pensionnaires d'un internat assez éloigné. Que ce soit des cris devant un jeu de console ou le ballon de basket qui résonnait contre la façade, pendant des années, Camélia avait conservé l'espoir secret d'un futur composé de matinées dominicales passées à flemmarder au lit ou sur un canapé. Enfin, cela, c'était avant la création de son entreprise et la venue au monde des jumelles, à l'aube de ses quarante ans.

— On mange ? demande Aela.

— Oui, mon cœur, on va aller manger.

Camélia pose un œil distrait sur sa montre : sept heures quarante-deux. Elle sourit en se disant qu'aujourd'hui, après sept heures et demie, cette matinée fait presque figure d'exception. Elle laisse ses filles jouer sans bruit dans leur chambre, le temps pour elle de prendre sa douche. Le dimanche, toute sa belle-famille – à laquelle se joignent parfois ses parents ou ses fils quand ils sont de passage – a l'habitude de venir déjeuner au manoir. Et ce n'est pas une coutume qu'elle souhaite modifier. La seule ombre au tableau est la défiance manifeste des femmes de la famille à l'égard des horloges et des montres. Même en s'étant accordée avec elles sur un horaire précis de retrouvailles, Camélia a déjà eu la désagréable surprise d'entendre le heurtoir de la porte d'entrée ou de voir une tête surgir à la fenêtre de la cuisine bien avant l'heure convenue. Elle déteste qu'on la surprenne à l'improviste en peignoir et pyjama, le cheveu rebelle et le sourcil triste.

Camélia revêt la première robe venue, celle à petites fleurs qui restait pendue à son cintre, derrière la porte de la salle de bains. L'été sera bientôt là et, avec lui, les envies de légèreté. En passant devant sa chambre pour aller chercher les jumelles, elle ralentit le pas : le son de la forte respiration de son mari lui parvient, signe qu'il se trouve encore dans les bras de Morphée...

Dans la pièce des petites chéries – *et ce n'est pas peu dire...* –, Camélia est attendrie de voir jouer Anna et Aela. La plus sage s'évertue à finir consciencieusement son puzzle de la Reine des Neiges, tandis que l'autre, plus dynamique, saute sur son lit. Et bien que cela lui soit strictement interdit et qu'elle en ait connaissance, elle sourit à pleines dents à sa mère.

— Allez mes poussins, venez avec moi, on descend. Mais attention, on essaie de ne pas faire de bruit, papa dort.

Aela se lève, passant de la position accroupie à la station debout en levant tout d'abord ses fesses, le nez au niveau des genoux, puis en prenant appui sur ses mains avant de se redresser. *Une chose est sûre, elle ne tient pas sa souplesse de son père...* Elle approche de sa mère et lui tient la main gauche. Anna avance et prend la main droite en faisant le zouave et en mimant avec moult gestes et mimiques une démarche « silencieuse ». *Au moins, elle sait gesticuler en silence...*

Dans la grande cuisine, tout est resté à l'identique depuis le départ de l'ancienne propriétaire du lieu. Seules les variétés d'herbes aromatiques posées sur

le rebord de la fenêtre changeant de temps en temps, certaines en remplaçant d'autres. Camélia soulève chacune de ses filles pour les déposer sur leur chaise. À peine le temps pour elle de se retourner afin de préparer leur bol de céréales qu'elle retrouve Anna juchée sur la table. *Comment peut-elle bouger si vite et sans bruit, alors qu'elle va sur ses deux ans ? Aurais-je mis au monde une petite cascadeuse sans le savoir ?*

À huit heures trente, Arthur fait irruption dans la cuisine. Camélia, devant son café et perdue dans ses pensées, tarde à réagir à son bonjour. Bien que cette journée soit censée être reposante, elle dresse mentalement la liste de toutes les choses à faire cette semaine, avant de les répartir sur un tableau papier en deux colonnes : « Pro » et « Perso ».

*Acheter un nouveau plaid pour remplacer celui tout élimé du canapé. Faire les courses pour le déjeuner d'Arthur avec Simon et François mardi. Prendre le nouveau pied de menthe chocolat qui m'attend à la pépinière et le replanter dans le jardin. Est-ce qu'il me reste du fromage râpé ? Tailler la glycine qui commence déjà à envahir les volets du bureau, sinon dans un mois, on ne pourra plus les fermer. Prendre rendez-vous avec le comptable. Retrouver la facture de mon fournisseur pour les testeurs en papier. Parfaire l'accord de fond du parfum d'ambiance. Emmener les jumelles pour leur consultation chez le pédiatre. Appeler le charpentier afin qu'il vienne s'occuper de la fuite d'une des mansardes. Lui dire également de vérifier la charpente. Déménager la harpe dans le*



*bureau et protéger le sol du salon de musique. Ai-je pris assez de peinture ? Compter (encore une fois) la surface des murs en mètres carrés. Passer au pressing chercher ma robe bleu marine. Ne pas oublier d'apporter les yaourts pour la crèche. Monter un marteau dans le couloir pour taper sur la tête du clou qui dépasse du mur sur notre palier (marre de tirer les mailles de mes pulls dès que je frôle de trop près le panneau). Vérifier si j'ai déjà mis de l'antimite dans le placard de l'entrée. Retrouver mon stylo argenté. Établir les menus de la semaine. Changer l'ampoule de la salle de bains.*

— Au fait, Camélia, il faut qu'on aille chercher le cadeau pour Erwan.

Camélia sait par habitude ce qu'augurent les « Faut qu'on » et les « Il n'y a qu'à ». Ils servent en principe à rallonger la liste des « Faulkon-Yaka » accrochée sur le frigidaire, et dont elle est la seule à se prévaloir de tenter de faire disparaître les tâches communes inscrites dessus. Elle ajoute donc, consciencieusement : *Cadeau de mariage pour Erwan.*

Pendant qu'Anna et Aela tentent toujours de noyer les céréales récalcitrantes dans leur bol de lait et qu'Arthur comate devant la cafetière sans avoir compris qu'il risque d'attendre encore longtemps sa tasse s'il n'appuie pas sur le bouton « Marche », Camélia rêve. Elle rêve à un homme comme elle en voyait dans les vieux films visionnés avec grand-mère Anna. Un homme qui prend les choses en main, qui la décharge du plus gros des tâches, qui s'occupe des entrepreneurs, de la pape-

rasse et du bricolage. Mais elle garde ce songe juste pour elle, risquant de s'attirer les foudres des féministes pures et dures si jamais elle osait partager cette pensée tout haut. *Pourtant, cela serait bien reposant...* Recommencer à être une femme au foyer, la simple « femme de » sans reconnaissance sociale ou professionnelle, elle avait déjà donné, non merci. En revanche, mettre au régime sa liste « Faukon-Yaka », elle ne pourrait que répondre oui. Il faudrait quand même qu'elle en parle avec Arthur, mais pas aujourd'hui...

Elle coule un regard attendri à son mari, qui attend toujours que le café coule :

— Chéri, tu devrais peut-être appuyer sur le bouton, non ?

Arthur sursaute et il lui faut encore quelques secondes avant de comprendre et d'intégrer le conseil de son épouse, puis de mettre en route la cafetière. Il lui sourit, tout penaud, l'épi au-dessus de son crâne fièrement dressé. Et Camélia est heureuse...

\*

Les aiguilles indiquent vingt heures quand Camélia passe devant l'horloge du hall d'entrée. *Dire que ma belle-famille est partie depuis trois heures déjà et que je n'ai même pas vu le temps filer...* Elle vient tout juste de mettre au lit les jumelles, après la lecture de deux histoires dont elle a préféré donner une version un peu condensée. Tandis que, pour la première fois de la journée, Camélia pourrait souffler, elle prend son livre de comptes resté sur le piano, et s'assied

dans un des longs canapés. Même si la fatigue la tenaille et qu'elle ne souhaite qu'une chose : dormir, elle sait également qu'elle aura des difficultés à trouver le repos si elle n'a pas pu rayer quelques-unes de ses tâches sur la liste. Dans ce cas-là, bien qu'épuisée, elle n'arrive pas à s'endormir et se tourne et retourne dans le lit, repassant mentalement la liste des choses à faire le lendemain, comme si cela pouvait avoir une quelconque incidence sur ce qu'elle devrait mener à bien, une fois le soleil levé.

Camélia tend le bras vers le guéridon pour prendre sa paire de lunettes. À peine sont-elles posées sur son nez qu'elle entend une de ses filles appeler. Elle s'apprête à sortir du canapé mais son mari la devance. Resté nettoyer la table et ranger la cuisine, il passe devant la double porte du salon et lui fait signe qu'il monte. Camélia joint ses mains et lui adresse un « merci » silencieux qu'il attrape au vol.

Durant près d'une heure encore, pendant que sa femme essaie tant bien que mal de se concentrer sur les lignes et les colonnes de chiffres – et qu'elle jurerait que de temps à autre, ces derniers bougent –, Arthur fait des allers-retours entre le rez-de-chaussée et la chambre des filles au premier. Lorsqu'il redescend l'escalier pour la quatrième fois, il vient s'asseoir dans le canapé et attire sa femme contre lui, dans ses bras.

— Cami, tu es mon héroïne, lui déclare Arthur, admiratif.

— Eh bien, je te remercie. Mais pour quelle raison, au juste ?

— Avoir survécu à des jumeaux et être tout de même partante pour avoir d'autres enfants après cela.

— Tu sais, en toute honnêteté, je ne pensais pas que j'aurais des jumelles à ma seconde grossesse, confie Camélia.

Arthur soupire bruyamment et laisse sa tête retomber sur le haut du dossier.

— Bon sang, comment as-tu réussi à tenir le coup la première fois ?

Camélia sourit :

— Veux-tu vraiment que je te révèle mon secret ?

— Et comment !

— Pour commencer, j'avais presque vingt ans de moins.

— En effet, ça peut aider, concède-t-il.

Son mari attend la suite, impatient d'en apprendre davantage :

— Et c'est tout ?

— Non ! La seconde astuce résidait dans le fait que je buvais tellement de café que du pur arabica coulait dans mes veines.

Arthur se frotte la barbe, pensif.

— Note que c'est intéressant. Mais présentement, cela ne nous sera pas d'une grande aide.

— Tu m'étonnes..., lâche Camélia dans un soupir.

Son mari grimace :

— Je déteste le goût du café, et le thé me donne envie d'uriner toutes les dix minutes.

— Et moi, depuis mes trente-cinq ans, si je bois du café passé treize heures, je suis bonne pour une nuit blanche et des palpitations.

Elle marque une pause, puis ajoute :

— Nous sommes vieux...

— Dans nos corps, ma chérie. Dans nos corps uniquement, précise son mari.

— Et tu trouves qu'il y a de quoi se réjouir ? riposte Camélia.

Il repousse une mèche sur le front de sa femme et sourit en haussant les épaules, l'air résigné.

— Tu parles d'un couple de jeunes actifs, maugrée-t-elle. Je suis épatée que tu ne portes pas déjà un pull jacquard sans manches et des mocassins à trous.

— Si tu insistes, je t'offrirai un fichu en plastique pour les jours de pluie à ta prochaine fête des mères, rétorque Arthur. Tu l'auras bien cherché...

Sa femme lui donne un petit coup dans l'épaule, ce qui le fait râler, juste pour la forme. Il resserre ensuite son étreinte :

— Il nous reste une autre solution.

Camélia se redresse, l'oreille aux aguets, et Arthur explique :

— Sans les réveiller, on les cale dans leur siège auto... et on les dépose chez mes parents. Un coup de sonnette et le tour est joué. Ils pourront satisfaire leur envie de jouer les grands-parents gâteau. Quant à nous, nous nous octroierons quelques journées de vacances bien méritées.

Son livre de comptes toujours sur les genoux,  
Camélia lève les yeux au ciel :

— Bien entendu, ton scénario est parfait, ironise-t-elle. Je suis persuadée qu'Augusta et Loïc sauront apprécier ton geste. Il y a néanmoins un bémol à ton plan : tu serais incapable de te passer de tes filles plus de deux jours d'affilée.

— C'est vrai qu'à coups de câlins et de sourires, elles nous tiennent, les canailles...